



ACTE I, SCÈNE XIII.

JACQUES RICHOMME,

OU

LA TERREUR ET LA RESTAURATION,

DRAME-VAUDEVILLE EN DEUX ÉPOQUES,
MÊLÉ DE COUPLÉTS;

Par M. A. Sollet et G. Tisserant;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le théâtre St-Marcel, le 25 mars 1839.

PERSONNAGES.

LE COMTE DE SAINCY.
OCTAVE DE SAINCY, son neveu.
RICHOMME, menuisier.
JACQUES, son fils.
PATINEAU, ouvrier.
CLARA DE SAINCY, fille du Comte.
GERTRUDE, femme de confiance du Comte.
UN AGENT du tribunal révolutionnaire.
DOMESTIQUES, OFFICIERS, EXEMPTS.

ACTEURS.

MM. MELINGT.
ORPHÉE.
ALLARD.
GODEFROI.
LACOURRIÈRE.
M^{lle} MINA.
CUVELIER.
M. PAUL.

L'action se passe, au premier acte, pendant l'hiver de 1795; au second, dans les premiers mois de 1816. — La scène est à Metz.

ACTE I.

1793. — LA TERREUR.

L'intérieur d'un atelier de menuiserie. A gauche, un établi garni de tous ses ustensiles; à droite, plusieurs tabourets en bois; portes latérales; croisée au fond.

SCÈNE I.

RICHOMME, PATINEAU.

(Richomme est à son établi et travaille pendant les deux ou trois premières répliques. Patineau est debout devant lui.)

PATINEAU. Comme ça, bourgeois, vous dites qu'y faut que j'y retourne

129520 - B

RICHOME, travaillant. Sans doute.

PATINEAU. C'est que, voyez-vous, je n'sais pas si c'te bonne action-là vous port'ra bonheur ; mais j' parlerais ben qu'elle ne vous rapport'ra pas d'argent.

RICHOME, de même. Pourquoi cela ?

PATINEAU. Parce que la pauvre femme ne paiera jamais ses dettes : c'est moi, Jean Patineau, que j' vous l' dis...

RICHOME, brusquement. Je suis payé d'avance...

PATINEAU. Bah ! alors, c'est heureux, père Richomme, car y a gros à parler que vous avez *évu* sa dernière monnaie.

RICHOME, avec intérêt. Tu crois ?

PATINEAU. J' crois à rien, hormi à l'Être suprême et au tribunal révo-lutionnaire ; mais je suis sûr et certain...

RICHOME. Elle est donc bien misérable, la citoyenne Clara ?

PATINEAU. Clara ? c'est ça même... un nom muscadin ! sa section a ben raison d' dire qu' c'est un' *ci-devante*.

RICHOME. Eh ! qu'importe !

PATINEAU. C'est juste, puisqu'elle a payé d'avance... ça fait que si elle déménage, c'est à vous que je réclam'rai mon pour-boire.

RICHOME. Comment, si elle déménage ?

PATINEAU. Oh ! c'est une manière de parler... j'ai connu un garde fran-çaise qu'appelait ça passer l'arme à gauche.

RICHOME. Craindrait-on pour ses jours ?

PATINEAU. Dam ! dans sa position... y a plus d'un enfant qui a coûté la vie à sa mère.

RICHOME, à part. O mon Dieu !

PATINEAU. Ça vous *émouve*, bourgeois ? eh ben ! vous êtes joliment sen-sible, pour un menuisier, par exemple !

(Richomme porte la main à ses yeux.)

Air de Téniers.

Quoi ! vous pleurez ? ah ! vraiment, y a d' quoi rire ;

Un menuisier doit êtr' plus homm' que ça :

Un jour de plus ou d' moins, n'y a rien à dire...

Faut qu' chacun d' nous passe à son tour par là.

Si, comme vous, j'étais établi, j' pense,

Dans chaque humain que j' verrais décamper,

J' verrais l'ami qui s' charg' de la dépense,

Et s' met en route en m' payant à souper.

RICHOME. Allons, Patineau, tu perds du temps... retourne à la beso-gne, tu diras à Jacques de revenir sur-le-champ...

PATINEAU. Vol' garçon ? il n'était pas avec moi, il m'a quitté en route pour aller lire les journaux au café du Club.

RICHOME. Au café !

PATINEAU, à part. Encore un savon pour Jacques... y a vraiment des pères qui n' comprennent pas la liberté individuelle... (Haut en s'en allant.) Au revoir, bourgeois... (Il sort.)

SCENE II.

RICHOME, seul.

Au café, toujours au café ! en société avec des libertins qui croient que la révolution a été faite pour protéger leurs debauches... oh ! Jacques ! Jacques !..

SCENE III.

GERTRUDE, **RICHOME**.

RICHOME. Ah ! c'est vous, Gertrude ? (Il regarde autour de lui.) Nous som-mes seuls... Comment va madame la comtesse ?

GERTRUDE. Mal : l'inquiétude la tue... sans nouvelles de son époux de-puis quatre mois qu'il a été contraint d'émigrer pour faire comme les autres... car il avait le cœur bien placé, lui...

RICHOME. Oh ! oui.

GERTRUDE. Madame souffre horriblement... l'époque de sa délivrance approche, et je crains...

RICHOMME. Je cours la voir, la consoler, la rappeler à l'espérance...

GERTRUDE. Un moment! Richomme, vous avez déjà tant fait pour elle que je rougis presque de vous solliciter encore... et pourtant un dernier secours est indispensable!

RICHOMME, peiné. Et je n'ai rien, plus rien au monde! Vous le savez, Gertrude, vous qui comme moi, avez toujours été attachée à la maison de Saincy... quand les événements contraignirent les membres de cette vieille famille à se disperser. Je dus rester en France pour y protéger la comtesse, que son état empêchait de les suivre... Leurs biens furent confisqués, et la vente des diamants de notre bonne maîtresse produisit à peine la somme nécessaire pour protéger la fuite du proscrit... Moi-même, intendan-
 t du comte, j'avais été trop honnête homme pour posséder de grosses économies... Poursuivie par la délation, la comtesse vint se cacher ici, à Metz, où je ne tardai pas à la rejoindre... Je me hâtai de former ce petit établissement, je repris mon premier état et j'espérais que mon travail suffirait à tous nos besoins... Je n'ai pas réussi... on me soupçonne, et la clientèle est défilante parce que je ne sais pas connu... et puis... je commence à vieillir, il me faut un ouvrier... ce qui diminue encore les bénéfices...

GERTRUDE. Mais votre fils ne pourrait-il pas...

RICHOMME. Ne parlons pas de lui... Quoique élevé par les soins du comte, il a contracté des goûts, des habitudes vicieuses... Jacques ne me seconde pas... au contraire...
 (Jacques paraît.)

SCENE IV.

RICHOMME, JACQUES, GERTRUDE.

JACQUES, à part. On s'occupe de moi...

GERTRUDE. Je comprends vos chagrins... mais vous me comprenez aussi, Richomme; madame de Saincy est dans le plus affreux dénue-
 ment, et cependant elle a des besoins indispensables... dans une heure peut-être... elle sera mère...

RICHOMME, se croisant les bras. Et ne pouvoir la secourir...

JACQUES, avançant en scène. Un instant! je suis là, moi!

RICHOMME. Jacques!

JACQUES, tirant de sa poche un assignat qu'il remet à Gertrude. Tenez, voici un assignat de vingt-cinq livres.

RICHOMME, stupéfait. Vingt-cinq livres! et comment cette somme se trouve-t-elle entre tes mains?

JACQUES. C'est tout simple... le moyen est à la portée de tout le monde! un *bloc fumant*, voilà tout.

RICHOMME. Quoi?

JACQUES. Eh! oui... j'ai gagné la poule, donc! figurez-vous le plus joli coup de billard...

GERTRUDE, l'interrompant. Merci, Jacques, merci mille fois... vous avez sauvé la vie de votre bienfaitrice...

JACQUES, avec insouciance. Vrai? eh bien! je ne suis pas encore quitte... mais ça passera pour un petit à-compte.

RICHOMME. Je n'ai plus la force de te faire des reproches, Jacques... et cependant... tu m'as désobéi ce matin, quand je t'envoyais...

JACQUES, légèrement. J'étais sûr de gagner... et puis, à vous parler franchement, je n'aime pas les aristocrates, moi... La comtesse, c'est différent; pour elle, je me ferais... capucin.

RICHOMME. Allons, ton cœur est bon... et je ne t'en veux pas.

JACQUES. Moi non plus.

GERTRUDE. Jacques, vous m'avez rendue bien heureuse... et... tenez, j'ai envie de vous embrasser.

JACQUES. Merci... ça sera pour la prochaine occasion.

RICHOMME, à Gertrude. Venez, venez, Gertrude... la comtesse souffre et elle attend...
 (Il sort avec Gertrude.)

SCÈNE V.

JACQUES, sepl, regardant son père sortir.

Pauvre père! toujours bon et dévoué comme le premier jour... c'est bien dommage qu'il soit si arriéré, le brave homme! au fait, il ne faut pas y faire attention; les vieux, ils sont tous comme cela!

Air : Un page aimait la jeune Adèle.

Du passé, j'ai l'expérience!
 Vous disent-ils à tout propos:
 Pour moi, qui n'ai pas leur science,
 Les temps futurs sont bien plus beaux!
 Du choc révolutionnaire,
 Quels résultats doivent surgir?
 Vieillards, regardez en arrière;
 Jeunes gens, voyez l'avenir!

SCÈNE VI.

PATINEAU, JACQUES.

PATINEAU. Pas plus gai qu'ça?

JACQUES. Ça n'a rien d'étonnant, je viens de lire le journal.

PATINEAU. Ah! et les ennemis?

JACQUES. Brossés, mon cher... complètement brossés... encore deux batailles, et il n'y aura plus de Prussiens au monde...

PATINEAU. Ni d'*Russiens*, ni d'*Autrichiens*, ni de... est-ce que j' sais, moi? n'y aura plus qu' des Français... quoi!

JACQUES, soupirant. Oui; et nous ne sommes pas de ces Français-là!

PATINEAU. Dis donc, Jacques, si nous buvions un coup à leur santé?

JACQUES. Pas possible, ma monnaie est absente...

PATINEAU. Quoiqu'ça fait? J' suis un homme qu'a d' l'ordre, moi... et j'garde toujours un petit verre pour la soif... (Il va fouiller dans les copeaux qui sont sous l'établi et en retire une bouteille et deux gobelets.) Tiens...

JACQUES. Du cognac?

PATINEAU. Et du plus pur. . il m'a coûté quatorze sous la pinte... monnaie de billon... (Il verse.)

JACQUES, trinquant. A ta santé!

PATINEAU. A la tienne... (Ils boivent.) Veux-tu faire bis? la froid est rude.

JACQUES. Et le cognac aussi... mais c'est égal... (On verse de nouveau.)

PATINEAU. A l'armée française!

JACQUES, trinquant de nouveau. Si nous étions là, encore!

PATINEAU. C'est ta faute, après tout... si t'avais évu suivi mon conseil quand tu as amené un blanc, au dernier tirage, nous serions des z'héros à l'heure qu'il est...

JACQUES. Tu as raison, Patineau; mais il aurait fallu quitter mon père.

PATINEAU. Ton père... ton père... c'est un...

JACQUES, vivement. Hein?

PATINEAU. C'est un brave homme... Bois donc... (Jacques boit.) C'est un brave homme... et dans vingt-cinq ans, tu seras un brave homme comme lui, toi... un brave menuisier...

JACQUES. Moi, un menuisier!

PATINEAU. Dam! à moins qu' tu n' deviennes ébéniste... Quant à moi, c'est différent... j' m'engage...

JACQUES, avec feu. Je pourrais bien m'engager aussi, peut-être... j'ai là toutes mes pièces, vois plutôt... (Il tire de sa poche un petit portefeuille.) Acte de naissance, certificat de libération... tout cela est en règle...

PATINEAU. Oui; mais l'aurais tort.

JACQUES. Pourquoi?

PATINEAU. Parce que t'es-t-un bel homme, et c'est une marchandise qui s' vend diablement cher aujourd'hui... Tu vaux dix mille francs comme un liard...

JACQUES, avec colère. Patineau, si tu n'étais pas mon ami...

PATINEAU. T'es trop susceptible, Jacques... si la nature m'avait orné de ton physique, y a longtemps que l' père Copinet, tu sais, c' marchand d'hommes qui depuis quelque temps tourne sans cesse autour de toi...

JACQUES, avec explosion. Tais-toi, tais-toi!

Air : Vaudeville du Premier prix.

Què, moi, quand la France envahie
Repousse l'ennemi dompté,
J'irais trafiquer de ma vie,
Pour défendre sa liberté?
Non ! du combat, quand l'heure approche,
Un soldat, bravant le destin,
N'a pas besoin d'or dans la poche...
Il lui faut du fer dans la main !

PATINEAU. Après tout, t'as p't'être raison... quand on veut faire son ch'min...

JACQUES, enthousiasmé. Et je le ferai, mon chemin... tu verras!

PATINEAU. Tu te décides donc ?

JACQUES. Si je me décide ? Veux-tu venir avec moi ?

PATINEAU. Où ?

JACQUES. A la municipalité !

PATINEAU. Un instant ! la bouteille n'est pas vide...

Air : Tin, tin. (Carmagnole.)

Pon, pon, pon, pon,
Partons pour la guerre !
Pon, pon, pon,
Vite à la frontière !
A ma valeur, donnant l'essor,
D'ennemis je jonche la plaine...
JACQUES, à part et riant.
Il en tuerait bien plus encor,
Si cette bouteille était pleine.

ENSEMBLE.

Trinquons, morbleu ! (bis.)

Il faut boire

A la victoire !

Trinquons, morbleu !

Sous l'habit bleu,

Courons, courons au feu !

(Ils boivent.)

JACQUES.

Pon, pon, pon, pon,
Le canon qui tonne,

Pon, pon, pon,

N'a rien qui m'étonne...

Dans trois mois, je suis caporal,

Dans trois ans, je suis capitaine...

PATINEAU, à part et riant à son tour.

Dans dix, il serait général,

Si cette bouteille était pleine...

ENSEMBLE.

Trinquons, morbleu ! (bis.)

Il faut boire

A la victoire !

Trinquons, morbleu !

Sous l'habit bleu,

Courons, courons au feu !..

(Patineau verse à Jacques; Richomme entre.)

RICHOMME. Eh bien ! que signifie ?..

(Patineau replace la bouteille sur l'établi; Jacques reste tout interdit et cache son gobelet.)

SCENE VII.

PATINEAU, RICHOMME, JACQUES,

PATINEAU, avec emphase. Ça signifie, bourgeois, que la république vient de conquérir deux lapins...

RICHOMME. Platt-il ?

PATINEAU, avec moins d'assurance. Oui... Jacques et moi... (Jacques lui fait des signes.) Non... Je veux dire... moi et Jacques... (Nouveaux signes de Jacques. S'adressant à lui.) Au fait, t'es trop capon aussi, toi... (A Richomme.) Nous allons nous enrôler... et voilà.

RICHOMME. Jacques, mon fils, m'abandonner !.. (Il s'approche de Patineau.) Malheureux ! ce sont tes perfides conseils, c'est ton exemple qui le perd !..

PATINEAU. Ah bah ! il se r'trouv'ra... (Bas à Jacques.) Viens-tu ?

RICHOMME. Jacques, je vous défends de sortir.

PATINEAU, à mi-voix, à Jacques. Est-ce que tu l'écoutes ?

Air vaudeville de l'Écu de six francs.

Ton père est un homn' du vieux style

Qui t' parle avec autorité ;

Mais la loi, qu'est moins difficile,

A décrété l'égalité,

En l'an deux de la liberté !

Puisque tous les hommes sont frères,

Les pèr's sont d' trop ; n' crains pas d' venir ;

D'ailleurs, c' n'est pas pour obéir

Qu'on s'enrôl' dans les volontaires. (Il veut entraîner Jacques.)

RICHOMME, avec force. Jacques, je vous défends...

SCENE VIII.

RICHOMME, LE COMTE DE SAINCY, vêtu misérablement, **PATINEAU**, **JACQUES**.

LE COMTE. Le citoyen Richomme ?

(Richomme et Jacques qui ont reconnu le comte, font un mouvement.)

RICHOMME, à part. Le comte de Saincy ! (Haut.) C'est moi, citoyen.

LE COMTE, affectant de mal parler. On m'avait dit, citoyen, que t'avais besoin d'un ouvrier...

PATINEAU, bas à Jacques. Dis donc, y tutoie l' patron, et y parle pointu, ça doit être un sans-culotte parisien.

JACQUES, à Patineau. Tais-toi !

RICHOMME, embarrassé. Mais... on t'a trompé, citoyen... dans ce moment-ci, je ne suis pas pressé...

PATINEAU. Minute, bourgeois, minute... l' camarade arrive à propos, au contraire... Je quitte vot' service aujourd'hui, pour entrer à celui de la patrie... par ainsi, il peut prendre ma place... (Au Comte.) Pas vrai, l'ami ? l'ami, comment qu'on t' nomme, hein ?

(Le comte fait un geste d'impatience ; Richomme l'engage par signes à être prudent.)

LE COMTE. Navet Poireau... d'après le calendrier républicain.

PATINEAU. Navet Poireau ? deux légumes que je n' déteste pas, au contraire... Eh bien ! citoyen Navet Poireau, te v'là z-employé ; et si tu veux payer la bien-venue...

RICHOMME, à part. Maudit Ivrogne ! (Haut.) Patineau, je n'ai plus besoin de vous.

PATINEAU. D'accord, bourgeois... ma quinzaine, et j' détale... *in-média-ment*.

RICHOMME, à part. Ah ! mon Dieu ! comment faire...

(Il fait un geste de dépit qui est aperçu et compris par le comte ; celui-ci remet furtivement une bourse à Richomme.)

RICHOMME, bas au comte. Je suis forcé d'accepter, monsieur le comte !

PATINEAU, bas à Jacques. Dis donc, Jacques, ce compagnon-là a les mains bien blanches...

JACQUES, de même. Imbécile ! c'est un émigré...

PATINEAU. Hein ?

JACQUES. Je te dirai tout, mais silence !

PATINEAU. Suffit !

RICHOMME, prenant quelques pièces d'argent dans la bourse, qu'il remet ensuite au comte. Tenez, Patineau... et maintenant, vous êtes libre.

(Il s'entretient tout bas avec le comte.)

* Richomme, Patineau, Jacques.

PATINEAU. 24 francs! Je ne m'engage qu'après-demain.

JACQUES, emmenant Patineau à l'autre extrémité de la scène. Patineau, prends y garde... si tu me trahis!..

PATINEAU. Laisse-moi donc tranquille! est-ce que tu me prends pour un... (A part.) C'est égal, ça m'intrigue... d'autant plus qu'il ne m'a pas tout dit... mais je saurai le reste... (Haut à Jacques en lui montrant son argent.) Viens-tu m'aider?

JACQUES, en sortant. Oul... mais souviens-toi...

PATINEAU, l'entraînant. Viens donc, viens donc!

(Ils sortent; Richomme les suit de l'œil. D'abord il veut rappeler Jacques; puis après avoir réfléchi, il le laisse partir en disant :)

RICHOMME. Il vaut mieux qu'il s'en aille...

SCENE IX.

RICHOMME, LE COMTE.

LE COMTE, vivement. Eh bien! Richomme?

RICHOMME, de même. Ah! monsieur le comte, quelle imprudence!

LE COMTE, de même. Ce n'est pas de moi qu'il s'agit... Je souffrais trop, là-bas, vois-tu!.. Dis-moi, mon ami... ma femme, mon enfant...

RICHOMME. Vous n'êtes pas père encore, monsieur le comte...

LE COMTE. Ah! je suis venu trop tôt... mais la vue du bonheur d'autrui m'était insupportable... car, là-bas, à Coblenz, j'ai retrouvé mon frère, le baron de Saincy... il avait prévu les événements, lui, et là, près de sa femme et de son jeune Octave...

RICHOMME. C'est une félicité dont vous jouirez bientôt, j'espère!

LE COMTE. Je n'ose y compter... Pauvre Clara! comme elle a dû souffrir! Tu vas me conduire vers elle, n'est-ce pas?

RICHOMME. Non, je pourrais vous compromettre... (Lui donnant un papier.) Tenez, voici son adresse... et, si je puis, je vous suivrai... (Le comte va pour sortir, Richomme le retient.) Un mot encore... Que le spectacle de sa misère ne vous effraie pas... j'aurais voulu faire davantage pour elle; mais je suis pauvre moi-même, et la bonne volonté du pauvre est si souvent stérile!.. ne m'accusez pas!

LE COMTE. C'est moi seul que je dois accuser... car il y a eu faiblesse et lâcheté à moi de me dérober par la fuite aux devoirs qui m'étaient imposés... Et pourtant, Dieu sait que je voulais rester près d'elle pour la protéger et la défendre... Mais j'ai cédé à l'exemple, à ses sollicitations surtout... et j'ai eu tort... maintenant il n'est plus temps!

RICHOMME. De grâce, pensez à la comtesse, à vous-même, et croyez que le plus beau de mes jours sera celui où mes faibles services ne seront plus utiles à vous ni aux vôtres...

LE COMTE. Excellent cœur! Richomme, ta main...

RICHOMME. La voici, monsieur le comte... c'est celle d'un serviteur dévoué!

LE COMTE, la lui pressant. C'est la main d'un ami... Oh! plus tard je pourrai m'acquitter, peut-être... Mais écoute, si notre séparation devait être éternelle... si je ne devais plus revoir la France, rends à la mère et à l'enfant les bienfaits dont j'aurais voulu combler le père et le fils... c'est le legs du malheur...

RICHOMME, avec douleur, à part. Ah! je ne devrais pas être seul à l'accepter! (Bruit au dehors, haut.) Mais on vient... (Ouvrant une porte à gauche.) Sortez par cette porte... puis, que le ciel vous soit en aide!

LE COMTE, sortant. Qu'il te protège toi-même, généreux ami!

SCENE X.

JACQUES, ivre, RICHOMME.

(Richomme considère avec anxiété son fils qui arrive en chancelant.)

JACQUES, à lui-même. Ah! il paraît que l'autre est parti... eh bien! je n'en suis pas fâché, car franchement, je ne me crois pas trop présentable...

RICHOMME, à part. Dans quel état, mon Dieu!

JACQUES, toujours à lui-même. Mon père est seul... nous allons entamer un chapitre de morale, c'est sûr...

RICHOMME. Jacques, vous reste-t-il encore assez d'intelligence pour comprendre mes paroles ?

JACQUES, de même. Là ! je l'aurais parié ! Il était dur, dans son jeune temps, papa Richomme .. et pourvu qu'il ne lui prenne pas envie de mettre la morale en action...

RICHOMME. Jacques, m'entendez-vous ?

JACQUES, balbutiant. Oui, oui, mon père...

RICHOMME. Tout à l'heure un homme était là... un homme que la loi poursuit, et qu'elle enverrait à l'échafaud... (Jacques devient plus attentif.) Cet homme, c'est le bienfaiteur de votre père... le vôtre... c'est lui qui a pris soin de votre jeunesse, qui vous a fait donner cette éducation dont vous profitez si mal... l'avez-vous reconnu ?

JACQUES. Oui.

RICHOMME. Votre ingratitude m'en aurait fait douter ! Mais si vous avez compris l'imminence du danger qui le menace, vous aurez eu, je n'en doute pas, assez d'empire sur vous-même pour taire ce nom proscrit aux compagnons de vos honteux excès ?

JACQUES, se dégrisant peu à peu. Dam ! je le pense... (Après avoir réfléchi et se parlant à lui-même.) Pourtant... il me semble que Patineau m'a fait des questions... (Se rassurant.) Mais Patineau est incapable... D'ailleurs, il est occupé à perdre son dernier écu de six livres... Il peut bien dire qu'il n'a pas de bonheur au jeu, celui-là !

RICHOMME, avec impatience. Mais enfin ?

JACQUES. Je crois bien que j'ai tout conté à Patineau... mais à lui seul.

RICHOMME. A lui seul ? dans un cabaret où vingt témoins... Misérable !
(Il va pour sortir, entre Gertrude.)

SCENE XI.

JACQUES, GERTRUDE, accourant, RICHOMME.

GERTRUDE. Richomme, Richomme ! monsieur le comte m'envoie vers vous...

RICHOMME, vivement. Le comte ? où est-il ?

GERTRUDE. Sauvé... il est sauvé ! il a pu leur échapper !

RICHOMME, jetant un regard furieux sur son fils, qui est atterré. Ah !

GERTRUDE. A peine s'il avait eu le temps de déposer un baiser, un seul, sur le front de la pauvre femme qui venait de le rendre père... du bruit s'est fait entendre, on a frappé à la porte... c'est lui qu'on venait arrêter. « Gertrude, m'a-t-il dit, va trouver Richomme, rappelle-lui que j'ai confié la mère et la fille à son dévouement. » Et il a disparu par une fenêtre qui donne sur une rue écartée... les gens de la justice sont entrés... et ma pauvre maîtresse...

RICHOMME. Oh ! il n'y a plus à balancer, maintenant ! mon devoir, mon devoir, quand il devrait me coûter la vie !
(Il va vers la porte. Entre un agent du tribunal révolutionnaire, suivi de deux exempts.)

SCENE XII.

LES MÊMES, UN AGENT DU TRIBUNAL RÉVOLUTIONNAIRE, et DEUX EXEMPTS, au fond.

L'AGENT. Au nom de la nation, citoyen Richomme, je t'arrête.

RICHOMME. Moi !

JACQUES, stupéfait. Arrêter mon père !.. mais cela n'est pas possible... mon père est innocent...

L'AGENT. Il regarde Jacques avec mépris, puis il dit à Richomme. Tu es accusé d'avoir entretenu des relations avec l'ex-comte de Saincy, un émigré qui s'est dérobé à nos recherches...

RICHOMME, à lui-même. C'est mon arrêt de mort que cet homme vient de prononcer. (A l'agent.) Puis-je connaître le nom de mon dénonciateur ?

L'AGENT. Son nom ? (Il regarde Jacques de nouveau. Silence.) Le tribunal te l'apprendra... (A Gertrude.) Quant à toi, citoyenne, ta présence ici pourrait te compromettre... mais je n'abuserai pas du pouvoir que la loi m'a conféré ; une femme souffrante réclame tes soins, va la retrouver.

RICHOMME. Gertrude, dites à votre maîtresse... non, non... veillez sur elle, et consolez-la !

GERTRUDE. Mon Dieu! mou Dieu!

(Elle sort en pleurant.)

L'AGENT. Es-tu prêt à nous suivre?

RICHOMME, avec fermeté. Oui.

JACQUES, avec désespoir. Arrêtez! il faut que je parle à mon père...

L'AGENT. Oui, tu dois en avoir besoin, jeune homme... (A Richomme.) Je ne puis l'accorder que dix minutes.

(Il sort en emmenant les deux exempts. Pendant la scène suivante, on les voit se promener de long en large devant la maison.)

SCÈNE XIII.

JACQUES, RICHOMME.

JACQUES, suppliant. Grâce! grâce! mon père!..

RICHOMME, froidement. Grâce? tu es donc coupable?

JACQUES. Oui; oh! la mémoire me revient maintenant; dans ce lieu fatal où Patineau m'avait entraîné, un incouuu était à côté de moi, nous observant, nous éplant... il a pu tout entendre, il a tout entendu... et c'est lui!..

RICHOMME. Malheureux!

Air: Époux imprudent, fils rebelle.

Ignorais-tu, dans ta folie,

Que, me nommer, c'était vouloir ma mort?

Ah! maintenant, hélas! j'exple

De ta jeunesse, plus d'un tort

Que j'oubliais avec transport...

De ma faiblesse enfin victime,

J'aurais dû mieux juger ton cœur;

Qui n'a plus soin de son honneur

Fait son premier pas vers le crime!

JACQUES, tombant aux genoux de son père. Oh! pardonnez-moi! pardonnez-moi!..

RICHOMME. Eh! le puis-je? ma mort, j'aurais pu te la pardonner, car ma conscience est pure, et je ne crains pas de paraître devant Dieu; mais à mon existence était attachée celle d'une femme, celle d'un enfant... d'une orpheline peut-être...

JACQUES, toujours à genoux. Oh! vous ne mourrez pas, mon père!

RICHOMME, souriant tristement. N'as-tu donc pas compris que je suis suspect... (Appuyant.) suspect au tribunal révolutionnaire... sais-tu bien ce que cela veut dire? pourtant... (Il fait relever Jacques.) Je ne veux pas te vouer au malheur en te maudissant. (Mouvement de Jacques.) Jacques, tu n'as que vingt ans, il te reste encore bien des jours à vivre... qu'ils soient consacrés à une grande et vertueuse explation...

JACQUES. Parlez! oh! parlez!

RICHOMME. Madame de Saincy et sa fille vont rester sans appui, sans protecteur au monde... Ce matin encore, je promettais de veiller sur elles; de les secourir, de les nourrir même... je croyais pouvoir tenir mon serment... eh bien! toi, qui plus jeune et plus instruit, as plus de force et d'avenir que ton père, veux-tu me jurer de faire ce que j'aurais fait si le ciel l'eût permis?

JACQUES. Je le jure sur les cendres de ma mère!

RICHOMME. C'est bien... et maintenant, je suis tranquille... car il y a des serments trop sacrés pour être jamais enfreints.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, L'AGENT.

L'AGENT, au fond. Richomme, le tribunal attend...

RICHOMME. Me voici...

JACQUES, éperdu. Mon père, vous ne m'avez pas pardonné...

RICHOMME. Mon pardon descendra sur toi, quand tu en seras digne... adieu!

JACQUES, courant à lui. Ah! que je vous embrasse, au moins!

(Richomme lui ouvre ses bras, Jacques s'y précipite.)

RICHOMME. Adieu! et souviens-toi!..

(Il sort avec l'agent et les exempts qui referment la porte.)

SCENE XV.

JACQUES, d'abord seul, puis PATINEAU.

JACQUES. Mon père ! mon père !.. (Il court vers la porte.) On l'entraîne, et demain peut-être... oh ! je n'y survivrai pas ! N'ai-je donc pas encore un crime à commettre qui puisse me conduire aussi à l'échafaud, moi ? (Apercevant Patineau qui entre.) Ah ! (Silence. Patineau et Jacques se regardent.) Patineau, tu as vu mon père, sans doute ?

PATINEAU, sombre. Oul... il m'a parlé.

JACQUES. Tu sais donc le sort qui l'attend ?

PATINEAU. Oul.

JACQUES. Tu sais pourquoi il va mourir ?

PATINEAU. Oul.

JACQUES. Eh bien ! tu mourras aussi, toi !

(Il s'empare d'un maillet qui est sur l'établi, et en menace Patineau.)

PATINEAU, calme. Frappe si tu veux... mais toi-même bientôt...

JACQUES. Que m'importe !

PATINEAU. Et M^{me} de Saincy ? et sa fille ?

JACQUES. C'est vrai !

(Il laisse tomber le maillet.)

PATINEAU. Nous sommes bien coupables, Jacques, nous le sommes tous deux... et, malheureusement, je ne puis me charger de la moitié de la faute que nous avons commise...

JACQUES. Explique-toi...

PATINEAU. Je ne suis plus libre... je m'ai engagé tout-à-l'heure... sans cela, vois-tu, je s'rais venu te trouver, et j' t'aurais dit : « Jacques, » à nous deux nous avons tué un homme... un homme qui d'vait vivre » pour d'autres... c'est à nous de l' remplacer... Jacques, à nous deux, » nous avons deux bons cœurs et quatre bons bras... Je viens t'aider... je » ne te d'mande pas d' salaire pour mon travail, il ne m' faut qu' du pain. » V'là c' que je t'aurais dit, Jacques, si j'avais prévu... Mais à présent, impossible !

JACQUES. Oui, oui, impossible ! d'ailleurs ta bonne volonté n'eût servi à rien... est-ce que je suis dans le cas de conduire un atelier, moi ? est-ce que je sais travailler seulement ? Grâce à ma coupable insouciance, je suis hors d'état de subvenir à mes propres besoins...

PATINEAU. Alors, comment feras-tu ?

JACQUES. Eh ! le sais-je !

(Il réfléchit un moment.)

Air : Faut l'oublier.

Ma mère, ô toi, dont la tendresse
A veillé sur mes premiers jours,
Ton fils réclame ton secours ;
Daigne protéger sa faiblesse...
Mon âme, en ces moments d'effroi,
Implore un avis salutaire :
Toi, dont j'ai respecté la loi,
Du haut des cieux, ma bonne mère,

Inspire-moi ! (Nouveau silence, puis tout-à-coup :)

Ah !—Que ta volonté s'accomplisse, ô ma mère ! (Il sort en courant.)

SCENE XVI.

PATINEAU, seul,

Eh bien ! eh bien ! le v'là parti... où va-t-il ? faire quelque folle, peut-être... (Apercevant la bouteille qui est restée sur la table.) Quand je pense que tant de malheurs étaient renfermés dans cette bouteille... (Il la prend et la brise.) Tiens ! bouteille maudite, je te méprise et je t'abhorre, car c'est toi qui m'as déshonoré !.. Et maintenant, quoi qu'il arrive... fûssé-je en danger de mort, et ne fallût-il qu'une goutte de la liqueur que tu renfermes pour me sauver la vie... je la refuserai... oui, je la refuserai !

Air : Ce que j'éprouve en vous voyant.

Pour mon pays, hier encor,
J' pouvais partir plein d'espérance ;
Aujourd'hui, j' sens qu' ma conscience

Se débat sous l' poids du remord :
D'un homme j'ai causé la mort!..

(Avec indignation , regardant la bouteille.)

Quoi ! c'est là e' qui m'a rendu traître ?
Une heur' d'ivress' nous a perdus !..
C'est trop d' malheurs pour un abus !
C'est fini... j'en mourrai peut-être,
Mais à coup sûr je n' boirai plus !
Non, jamais je ne boirai plus !
Non, non, non, non, je n' boirai plus !

(Avec réflexion.)

(Avec tristesse.)

SCENE XVII.

PATINEAU, GERTRUDE.

GERTRUDE, appelant. Jacques! Jacques! où est Jacques ?

PATINEAU. Je l'ignore... peut-être a-t-il voulu revoir son père...

GERTRUDE. Son père ? oui... lui aussi!

PATINEAU. Oh! j'ai encore de l'espoir, moi... Sans preuves, sans témoins, ils n'oseront pas le condamner...

GERTRUDE, tristement. Ils n'oseront pas, dites-vous?

PATINEAU. Silence! voici Jacques.

SCÈNE XVIII.

GERTRUDE, JACQUES, pâle et défait, PATINEAU.

JACQUES, à lui-même. Les misérables! ils ne m'ont pas même permis de pénétrer jusqu'à lui! et pourtant... il m'aurait pardonné, peut-être, maintenant!... (Apercevant Gertrude.) Ah! c'est vous, Gertrude?

GERTRUDE. Oui, Jacques...

JACQUES. Vous avez bien fait de venir, car il m'eût fallu revoir madame la comtesse... et je n'en aurais pas eu le courage...

GERTRUDE, soupirant. La revoir!

JACQUES. Vous soupirez, Gertrude, vous êtes émue... (Gertrude porte la main à ses yeux.) Vous pleurez... oh! vos larmes me font peur...

GERTRUDE. Ma pauvre maîtresse!

JACQUES. De grâce, parlez... mais parlez donc! votre silence cache un malheur... parlez... maintenant, je puis tout entendre, tout supporter... la comtesse...

GERTRUDE. La comtesse...

JACQUES, avec anxiété. Eh bien ?

GERTRUDE, douloureusement. Elle est...

JACQUES, l'interrompant. Morte! (A part.) Morte! oh! Je suis plus coupable encore que je ne pensais... (Haut.) Et la pauvre orpheline?

GERTRUDE. Je l'ai confiée à ma sœur... une fermière qui habite, avec son mari, les environs de Metz... elle se charge d'élever la jeune enfant... et moi, je vais aller les retrouver..

JACQUES. C'est bien, Gertrude, et vous êtes une digne et excellente femme... mais, dites-moi, votre beau-frère, c'est un homme d'honneur, n'est-ce pas ?

GERTRUDE. C'est lui qui a engagé sa femme à recueillir la petite... et pourtant, il a de la famille, et il n'est pas riche...

JACQUES. Bien! tenez, Gertrude... prenez ce portefeuille... il renferme huit mille francs... prenez sans crainte, cet argent m'appartient, il est bien à moi! remettez-le à votre beau-frère, dites-lui de l'employer avec prudence et sagesse... c'est la dot de l'orpheline que je confie à sa probité... (Musique en sourdine jusqu'à la fin de l'acte.)

GERTRUDE, prenant le portefeuille. Voilà une action qui vous portera bonheur, Jacques... grâce à vous, la petite Clara...

JACQUES. Clara!

GERTRUDE. Oui... le nom de sa mère... c'est le seul héritage qu'elle lui ait laissé...

PATINEAU, à Jacques. Jacques, c'est beau ce que tu as fait là, et je suis fier d'être ton ami... Mais comment as-tu pu te procurer...

JACQUES, brusquement. Je me suis vendu!

PATINEAU. Vendu, toi ? vendu ! ah ! c'est encore plus beau !.. Ami, nous partirons ensemble !

JACQUES. Oui, mais sur-le-champ !

PATINEAU. Sur-le-champ !

JACQUES, à Gertrude. Et maintenant, Gertrude... c'est moi qui vous le demande. (Il étend les bras.)

GERTRUDE. De tout mon cœur ! (Il s'embrassent. Le tambour bat au loin.)

JACQUES.

Air des Trois couleurs.

Pour effacer une heure d'infamie,
Sous d'autres cleux je vais chercher la mort,
Heureux du moins si ma lente agonie
A mon pays peut être utile encor !
Rêves dorés, épars dans ma mémoire,
Un crime, hélas ! a donc pu vous ternir !
Au prix du sang, on achète la gloire :
Mais j'ai vendu jusqu'à mon avenir !
Oui, j'ai vendu

ENSEMBLE.

GERTRUDE.

Au prix du sang, on achète la gloire,
Il a vendu (bis) jusqu'à son avenir.

JACQUES.

Au prix du sang, etc.

PATINEAU.

Le tambour bat ; c'est l'appel de la gloire :
Ami, partons ! (bis) espoir en l'avenir !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

1816. — LA RESTAURATION.

Un salon à la préfecture. — A droite, l'appartement de Clara ; à gauche, le cabinet du comte. Porte au fond.

SCENE I.

CLARA, GERTRUDE, assises.

CLARA. Tu dis donc, Gertrude, que ces huit mille francs...

GERTRUDE. Ont été plus que doublés par suite de la sagesse et de l'économie avec lesquelles mon beau-frère les a gérés. Grâce à lui, votre dot s'augmentera d'une somme assez rondelette, qu'il a déposée entre les mains de votre père...

CLARA, tristement. Ma dot ? allons, te voilà encore avec tes idées...

GERTRUDE. Dam ! mamzelle Clara, c'était l'intention de Jacques, en partant pour l'armée, il voulait que cet argent servît d'abord à vous élever, puis à vous établir ensuite... Brave garçon ! il ne prévoyait pas alors ce qui devait vous arriver... (Elles se lèvent.)

CLARA, avec un soupir. Oui, je devrais me trouver bien heureuse ! Après une longue émigration, mon père, rentré en France à la suite des Bourbons, a reçu de son souverain la récompense due à sa fidélité... et sa nomination à la préfecture de la Moselle n'est que le prélude des bienfaits qu'il a droit d'attendre du nouveau gouvernement... et pourtant... tiens, Gertrude, les plus beaux jours de ma vie se sont écoulés dans ta famille, qui fut si long-temps la mienne...

GERTRUDE. Oh ! je sais pourquoi vous dites cela... Moi qui vous ai vue naître, moi qui depuis votre enfance vous tiens lieu de la mère que vous avez perdue... (Clara lève les yeux au ciel.) Je suis accoutumée à lire dans votre pensée... Clara, vous aimez quelqu'un !

CLARA. Moi !

GERTRUDE. Oui, vous aimez votre cousin, Octave de Saincy... à quoi bon le nier? C'est un parti qui ne saurait manquer de convenir à votre père... car les liens du sang les ont moins rapprochés encore que les malheurs de l'exil.

CLARA. Eh bien! oui, ma bonne Gertrude, je l'aime... et pendant longtemps j'ai cru que mon père approuvait cet amour... mais depuis quelques jours, mon père nous observe... Il saisit toutes les occasions d'éloigner Octave, de l'empêcher de me voir...

GERTRUDE. Terreurs de jeune fille!

CLARA. Oh! non, non, il y a autre chose... je ne sais pas quoi encore, mais il y a quelque chose... j'ai un pressentiment...

GERTRUDE. Eh! mon Dieu! mademoiselle, vous aviez aussi le pressentiment du retour de Jacques... cependant, vous avouerez que les apparences... car enfin, depuis qu'il a quitté ce pays, ce serait bien mal à lui de ne s'être pas seulement informé de ce que vous étiez devenue... vous, sa protégée! Pauvre Jacques! pour moi, je crois qu'il n'est plus de ce monde...

CLARA. Ah! tais-toi, tais-toi! Gertrude!

Air de Céline.

Ne me dis jamais, je t'en prie,
Que Jacques a terminé son sort.
Lui, qui défendait sa patrie,
N'a-t-il pas expié son tort?
Ah! de ce tort involontaire,
Pendant vingt ans, il fut martyr;
Et Dieu ne punit plus, j'espère,
Après vingt ans de repentir.

Mais cette inquiétude doit cesser aujourd'hui, car mon père a écrit au ministère, et...

GERTRUDE. Voici M. le comte.

SCÈNE II.

CLARA, LE COMTE, GERTRUDE.

(Le comte est en habit bourgeois; il a l'air préoccupé.)

LE COMTE, à Clara. Ma fille, je voudrais te parler...

(Clara fait un signe à Gertrude.)

GERTRUDE, à part en sortant. Il a l'air bien soucieux...

CLARA. Eh bien! mon père, avez-vous obtenu quelques renseignements?

LE COMTE. Oui, le ministre de la guerre m'a répondu...

CLARA, avec joie. Enfin!

LE COMTE. Les recherches qu'il a ordonnées sont restées sans résultat jusqu'à ce jour... Jacques, qui s'était distingué à Rivoli, a disparu le jour de la bataille de Marengo... et depuis cette époque, on ignore ce qu'il est devenu.

CLARA, douloureusement. Ah! ne connaîtrai-je donc pas mon bienfaiteur!..

LE COMTE. Pourquoi t'affliger, ma fille? Jacques a disparu... s'il avait succombé, nous le saurions, vois-tu?

Air de la Colonne.

Car, chaque fois que notre armée
Dans l'univers promena ses drapeaux,
Pour toute vie au combat décimée,
Pour ses braves, pour ses héros,
La France a trouvé mille échos!
Qu'un soldat, martyr de la gloire,
Tombe, frappé par le canon,
Il trouve encore pour son nom
L'immortalité de l'histoire!

CLARA. Oui, je pensais comme vous, tout-à-l'heure, car je doutais encore, et le doute, c'est aussi l'espérance... mais à présent... Et son père,

son vieux père qui, depuis sa délivrance, a concentré sa vie dans une pensée, comment lui apprendre...

LE COMTE. Rien n'est encore désespéré, ma fille; mais s'il devait en être ainsi... Richomme a trop vécu pour ne pas croire au malheur... Echappé à ses bourreaux par suite des événements du 9 thermidor, il se dirait que le ciel ne fait pas deux miracles pour un seul homme... (Avec plus d'intérêt.) Mais, ma fille, dans ce message du mûnteur, il y a encore autre chose... sa majesté s'est occupée de toi...

CLARA. De moi!

LE COMTE. Elle n'a pas non plus oublié ton cousin Octave, le fils de mon pauvre frère qui me l'a confié en s'éteignant sur la terre d'exil... l'avancement de ce jeune homme, le mien, ta fortune... dépendent de ton obéissance...

CLARA. Oh! parlez! parlez! mon père...

LE COMTE. Oui, je connais ton attachement... je veux dire ton amitié pour Oclave... et c'est en sa faveur que je viens te demander un sacrifice... pénible, peut-être...

CLARA. De grâce expliquez-vous.

LE COMTE, très caressant. Tu sais que le commandement militaire de cette division est resté vacant depuis notre rentrée en France... le roi vient d'y nommer une des créatures de Bonaparte... un baron de Surville, qui a fait ses soumissions à contre-cœur, et pour l'en récompenser, on veut... que je lui accorde la main.

CLARA. Ma main!

LE COMTE, de plus en plus mielleux. Oui, c'est une union politique... une fusion de l'ancien régime et des nouveaux principes... Ce général, ennoblil par l'empire, pouvait être un ennemi dangereux, et c'est sur toi que l'on compte pour en faire un ami dévoué.

CLARA, vivement. Mais vous n'avez pas consenti, sans doute?

LE COMTE, appuyant avec intention. J'ai pensé que ton cousin avait besoin d'une haute protection.

CLARA, à part. Mes pressentiments ne me trompaient donc pas!

RICHOMME, dans la coulisse. Clara, Clara!

LE COMTE, empressé. Qu'est-ce?

CLARA. C'est la voix de Richomme. (Elle va vers la porte.)

LE COMTE, à part. Il ne pouvait arriver plus à propos; ma position commençait à devenir embarrassante.

SCENE III.

CLARA, RICHOMME, tenant une lettre à la main, LE COMTE.

(Richomme est aveugle.)

RICHOMME, à Clara qui l'amène en scène. Ah! c'est vous, Clara?

CLARA. Oui, bon Richomme.

RICHOMME. Sommes-nous seuls?

CLARA. Mon père est avec nous.

RICHOMME. Ah! Monsieur le comte, pardonnez... j'ai... oh! je suis bien heureux, allez, monsieur le comte.

LE COMTE. Qu'y a-t-il donc?

RICHOMME. Il y a... (à Clara.) Tenez Clara, ouvrez cette lettre... que j'attends depuis si long-temps... (Clara veut prendre la lettre, il la retient.) Oh! pourquoi ne puis-je pas la lire! en voir les caractères!... Cette lettre, mon cœur me dit qu'elle est de Jacques.

CLARA, vivement. Oh! donnez, donnez.

RICHOMME, tenant toujours la lettre. J'ai peur... j'ai peur... si ce n'était pas de lui... si au contraire elle m'annonçait... Oh j'en mourrais aussi... Tenez, Clara, lisez, lisez vite! (Il donne la lettre.)

CLARA, la parcourant des yeux. Elle est de Jacques.

RICHOMME. Mon fils, mon fils...

CLARA. Il revient! il va arriver.

RICHOMME. O mon dieu, donnez-moi de la force pour tout ce bonheur; Clara, je vous en conjure...

CLARA. Ecoutez. (Elle lit.) « Mon bon père, après tant de souffrances, je vais donc goûter ma première joie en vous revoyant... Le ciel a eu

« pitié de moi, puisqu'il vous a conservé à mon amour... c'est à vos pieds
 « que je veux le remercier de ce bienfait... cette lettre me précédera de
 « quelques heures seulement... Je fus bien coupable, mon père; et pour-
 « tant j'espère que vous ne me haissez pas, car il y a autant d'indul-
 « gence dans votre âme que de repentir dans la mienne... A bientôt...
 « Votre fils, JACQUES RICHOMME. »

RICHOMME. Le haïr, moi!... sa lettre! donnez-moi sa lettre. (Il la prend, la baise et la met sur son cœur.) Elle ne me quittera plus...

LE COMTE, à Richomme. Eh bien! vos vœux sont exaucés... votre fils...

RICHOMME. Je vais au-devant de lui... je veux qu'il me vole avant tout le monde... qu'il m'embrasse le premier... Clara, conduisez-moi vers Gertrude... elle seule peut le reconnaître, elle m'accompagnera. (Il prend la main de Clara. A part.) Sa main tremble dans la mienne.

CLARA. Venez.

RICHOMME, bas à Clara. Clara, qu'avez-vous? Vous souffrez...

CLARA, de même, avec embarras. Moi? non, non.

RICHOMME, de même. Oh! vous me trompez... cette émotion...

CLARA, de même. C'est de la joie, du bonheur... l'arrivée de Jacques.

(Richomme secoue la tête en signe d'incrédulité.)

LE COMTE. Allez, Clara, et souvenez-vous que le général doit me faire une visite à son arrivée.

RICHOMME, à part. Le général... et Clara qui... (Clara pleure et se tourne du côté de Richomme qui fait un mouvement en sentant une larme tomber sur sa main.) Ciel! une larme... (bas à Clara.) Je devine, à présent.

CLARA, à Richomme. Venez. (à part.) O mon père, mon père!

(Elle sort avec Richomme.)

SCENE IV.

LE COMTE, seul.

Oui, il faut que ce mariage se fasse... mais ma fille, n'est-ce pas la sacrifier?... Oh! non, non, car le général est un personnage important, malgré l'obscurité de sa naissance... et puis, dans le cœur d'une femme l'amour n'occupe jamais que la seconde place... c'est la vanité qui remplit la première. (Il remonte la scène.) Octave!.. c'est lui surtout qu'il importe de convaincre. (Octave paraît.) Essayons.

SCENE V.

LE COMTE, OCTAVE.

LE COMTE. Eh bien, mon cher neveu, tu as vu de ma part les officiers de la garnison... que pensent-ils de leur nouveau chef?

OCTAVE. Beaucoup de bien, cher oncle. Le général est un vrai grognard, tout ce qu'il y a de plus soldat parvenu... un brave à trois poils, comme ils disent.

LE COMTE. Tes amis le connaissent donc... particulièrement?

OCTAVE. Eux? ils ne l'ont jamais vu... je vous rapporte des bruits de caserne, voilà tout... Songez donc que mes amis sont pour la plupart des fils de bonne famille, des descendants d'émigrés comme moi... auxquels, pour s'en débarrasser, on a donné une épauvette... ce qui me fait penser qu'on m'en doit au moins deux.

LE COMTE, souriant. Pourquoi pas trois?

OCTAVE. Vous plaisantez; mais j'ai des droits.

LE COMTE. Que j'ai déjà fait valoir...

OCTAVE. Inutilement.

LE COMTE. Tu te trompes, car en ce moment j'attends ton brevet.

OCTAVE. Mon brevet... de capitaine?

LE COMTE. Je l'ignore.

OCTAVE. Oh! je suis capitaine. Je le parlerais.

LE COMTE. Et pourquoi?

OCTAVE. Dam! parce que c'est le taux.

Air: Et voilà comme tout s'arrange.

On a fait un sous-lieutenant
 Du fils d'un prudent royaliste

Qui s'éloigna pendant un an
 Puis se fit rayer de la liste...
 Un lieutenant eut son emploi,
 Pour trois ans passés à Cayenne;
 Moi qui n'ai pas quitté le roi,
 Car je n'ai pas quitté le roi,
 Je dois être au moins capitaine...
 A coup sûr, je suis capitaine!

Capitaine! Je voudrais que mon brevet fût déjà arrivé.

LE COMTE. Cette nomination te rendrait donc bien heureux?

OCTAVE. Ah! mon oncle, vous savez pourquoi... d'abord parce qu'elle va me donner une position dans le monde; ensuite...

LE COMTE, l'interrompant. Oui, oui, parce qu'elle va éveiller ton activité.. de stimuler ton ambition... Eh bien, cette ambition est noble et légitime... Il en faut pour parvenir.

OCTAVE. La mienne n'avait qu'un but, cher oncle, Clara...

LE COMTE. Clara désire que tu réussisses, et moi aussi... Pour cela, essaie de captiver l'amitié du général que nous attendons; fais-lui ta cour, il est ton supérieur, tâche qu'il devienne ton ami... Cela ne te sera pas difficile, je pense, car bientôt il sera ton parent...

OCTAVE, surpris. Mon parent?... à quel titre?

LE COMTE, brusquement. Il épouse ta cousine... c'est le vœu du roi et nous devons tous nous y soumettre. (Il sort précipitamment à gauche.)

SCENE VI.

OCTAVE, seul.

Il épouse ma cousine?... Oh! mais ce mariage est impossible... le comte a voulu se jouer de moi, car il sait que j'aime Clara, et il n'ignore pas que Clara de son côté... mais non, il parlait sérieusement... il a dit: « C'est le vœu du roi. » Le vœu du roi!.. ainsi mon avancement serait le prix de mon malheur?... Oh! ce brevet, ce brevet, je n'en veux plus maintenant; j'y renonce! Je vais retrouver mon oncle, lui parler... et s'il reste insensible à mes prières, à mes larmes, j'irai trouver ce général, moi, et nous verrons!

SCENE VII.

OCTAVE, JACQUES, RICHOMME.

Richomme entre par le milieu soutenu par Jacques. Jacques porte l'uniforme de sergent; il est décoré.

RICHOMME, à Jacques. Conduis-moi vers elle, mon fils.

JACQUES. Elle n'y est pas, mon père.

OCTAVE, à part. Son père... quoi! c'est là... (haut à Richomme.) Clara est absente, bon Richomme.

RICHOMME. Ah! monsieur Octave.

JACQUES, à part. Le cousin! (Il regarde Octave avec attention.)

RICHOMME, montrant son fils. Le voilà... c'est lui... c'est mon fils... Jacques dont nous avons parlé si souvent. (Jacques et Octave se saluent.) Mais pardon, Jacques est chargé d'annoncer au comte l'arrivée du baron de Surville... et si vous étiez assez bon pour prévenir M. le préfet.

OCTAVE. Volontiers.

RICHOMME. Vous m'excusez, n'est-ce pas? vous comprenez qu'un pauvre père a besoin de ne pas quitter si vite l'enfant qu'il croyait perdu pour son amour?

OCTAVE. Oui, oui. (à Jacques.) M. Jacques, je ne vous connaissais encore que par le bien que vous avez fait à une personne qui m'est chère; mais il y a long-temps que je suis votre ami... Je vais prévenir mon oncle.

(Il sort par la gauche.)

JACQUES, le regardant sortir. Ah! c'est là le jeune baron? il est ma foi très-bien l'amoureux!

SCENE VIII.

JACQUES, RICHOMME.

JACQUES, après un silence. Mon père, mon bon père ! Je vous revois donc enfin... vous m'avez pardonné ?

RICHOMME. Te pardonner, Jacques ; Je t'ai béni ! (Il lui presse les mains dans les siennes.) Chaque jour, je priais Dieu pour toi.

JACQUES. Il vous a entendu, mon père, puisqu'il m'a permis de vous revoir !

RICHOMME. Mais je ne te vois plus, moi ! Je ne te verrai plus jamais ! moi qui donnerais toute la vie qui me reste pour l'admirer pendant une heure seulement... Oh ! j'ai tant souffert, vois-tu, que mes yeux se sont éteints dans les larmes...

JACQUES. Et c'est moi...

RICHOMME, se reprenant vivement. Toi !.. non, ce n'est pas toi, mon fils !.. c'est la vieillesse, voilà tout... Et puis, que m'importe... la nuit, dans mes rêves, je t'ai revu souvent, bien souvent, va ! Tu étais là... devant moi... comme à présent... beau, jeune, plein d'espérances... Quelquefois dans ces visions du cœur, il me semblait... (Il saisit vivement le bras gauche de Jacques, tâte le galon d'argent qu'il a sur la manche, remonte jusqu'à l'épaule et dit en sentant l'épaullette de laine.) C'était un rêve !.. (Puis tout-à-coup il porte la main sur la poitrine de son fils et s'écrie en montrant la croix que celui-ci porte :) Mais cecl... oh ! cecl, c'est la réalité !

Air : De votre bonté généreuse.

Sur ta poitrine, ce symbole
De patriotisme et d'honneur,
Que je t'embrasse !.. Il me console
Des jours passés dans la douleur...
Décoré, toi ! dans mon délire,
De tes succès je me grandis...
Car, maintenant, je pourrai dire :
Ce héros, ce brave est mon fils !
Chapeau bas ! ce brave est mon fils !

JACQUES. Mon père...

RICHOMME. Dis-moi, Jacques... Tu ne me quitteras plus, n'est-ce pas ?.. tu resteras près de ton vieux père... ta présence lui est bien nécessaire, va !.. Et puis, de temps en temps, dans les beaux jours... tu m'emmèneras avec toi... nous irons nous promener tous deux... tous deux seulement... et toutes les fois qu'un factionnaire te portera les armes, je le saluerai... militairement... comme toi... tiens, comme cela... (Il fait le salut militaire.) Et je serai fier, car je croirai que l'on m'honore, moi, parce que je suis ton père.

JACQUES. Ah ! c'est moi qui suis fier de vous devoir le jour ; car c'est votre exemple qui m'a donné du courage... Mais, mon père, vous ne me parlez plus de cette jeune fille, de cette pauvre Clara, à laquelle j'ai pensé si souvent.

RICHOMME. Toi ! tu pensais à elle ?

JACQUES. Dam ! nous n'étions pas toujours en guerre... et dans les loisirs du camp, l'imagination se reporte parfois vers ceux qui nous sont chers... pour moi, le nombre n'en était pas grand... Et puis, parmi tous mes souvenirs, le sien était peut-être le seul qui n'apportât pas de rougour à mon front.

RICHOMME. Eh bien, mon ami, j'ai peur qu'elle ne soit pas heureuse.

JACQUES. Elle !

RICHOMME. Oui... d'un pauvre aveugle, on ne se défie pas, et depuis quelques jours que je l'observe en secret, j'ai remarqué en elle du trouble, de l'inquiétude... Ce matin encore... quand elle me conduisait vers Gertrude, une larme est tombée sur ma main... et ce n'était pas une larme de joie.

JACQUES. Par exemple !.. Je voudrais bien voir... Est-ce que son cousin ne l'aimerait pas, par hasard ?

RICHOMME. Au contraire ; mais le comte veut la contraindre.

JACQUES. Oui, oui, je sais... le... général... m'a parlé d'un mariage par ordre supérieur... mais, morbleu ! je ne souffrirai pas...

RICHOMME, indiquant la gauche. Ecoute, on veut de ce côté.

JACQUES, regardant. Une jeune fille.

RICHOMME. C'est elle.

JACQUES, à part, mettant la main sur son cœur. J'éprouve là quelque chose... Allons, allons, vieux soldat, redeviens toi-même et ne tremble pas... car ici encore, il y a pour toi des combats et une victoire.

(A partir de ce moment, Jacques redevient le grognard type, aux manières brusques, au ton tranchant. Parfois, pourtant, il prend des formes plus relevées, un maintien plus noble, qu'il échange bientôt contre les habitudes de la caserne. C'est à l'acteur chargé de ce rôle à en faire valoir toutes les nuances.)

SCENE IX.

GERTRUDE, CLARA, JACQUES, RICHOMME.

CLARA, courant à Jacques. Jacques !

JACQUES. Clara ! (Ils se jettent dans les bras l'un de l'autre.)

Air de Léona.

JACQUES.

Après une pénible absence,
Enfin, me voilà de retour ;
Chagrins, ennuis, longue souffrance,
Tout est oublié, dans ce jour !

GERTRUDE.

Après une pénible absence,
Enfin, le voici de retour ;
En ces lieux, puisse sa présence,
Ramener la joie et l'amour !

RICHOMME.

Après une pénible absence,
Enfin, le voici de retour !
Mon Dieu, pour fêter sa présence,
Laisse-moi vivre encore un jour !

CLARA.

Ivre de joie et d'espérance,
Parmi nous, Jacque est de retour.
Sachons lui cacher ma souffrance,
Éloignons tout penser d'amour !

ENSEMBLE.

CLARA. Qu'il y a longtemps que je désirais vous connaître, mon ami ; et combien votre silence nous a causé de tourments !..

JACQUES. Mon silence ? mais il n'a pas tenu qu'à moi de le faire cesser...

CLARA. Vous ? comment cela ?

JACQUES. Vous allez voir.. c'était le jour de la bataille de Marengo.. jusque là, j'en conviens, je n'avais pas demandé de vos nouvelles... Je craignais d'en recevoir, au contraire... car dans ce temps-là, voyez-vous, toutes les lettres qui arrivaient au régiment était cachetées de noir... grâce au comité de salut public... D'ailleurs je n'avais plus d'espérance... et depuis longtemps, j'attendais qu'un boulet m'envoyât rejoindre mon père que je ne m'attendais plus à revoir en ce monde... Mais revenons à Marengo... j'étais en tirailleur... et je chargeais mon fusil à l'intention d'un dragon romain qui avait logé sa première balle dans mon havresac...

TOUS. Ciel !

JACQUES. Oui, c'était pas mal pour un soldat du pape ; si bien qu'en déchirant la cartouche... une vraie cartouche nationale, faite avec un vieux numéro du journal de la république... j'y jette un coup d'œil... involontaire... et je m'arrête sur ces mots : » Le citoyen Richomme, de Metz, » vient d'être rendu à la lib... » — Le dragon me couchait en joue... moi je serrai mon journal dans ma giberne, pour le lire après la victoire... — oh, j'étais bien heureux, alors !

RICHOMME. Excellent fils !

JACQUES. Mais il paraît que la cartouche du romain ne l'intéressait guère, lui... car il me l'envoya dans la poitrine, pour en prendre con-

naissance plus à mon aise, apparemment... Je tombai, et quand, trois mois après, je me trouvai hors de danger, j'étais dans la cabane d'un bon paysan milanais qui m'avait recueilli sur le champ de bataille... Là seulement j'appris les événements du 9 thermidor, et sur-le-champ je vous écrivis, mon père.

RICHOMME. Ta lettre ne m'est pas parvenue...

JACQUES. Ceci m'étonne peu... attendu que je vous écrivais à Metz, que vous n'habitez déjà plus, grâce au beau-frère de Gertrude... un brave garçon, celui-là, que j'irai remercier un de ces quatre matins...

RICHOMME. Mais je l'ai moi-même adressé plusieurs lettres...

JACQUES. Que je n'ai pas reçues non plus, ce qui ne m'étonne pas davantage...

Air de l'Apothicaire.

Toujours vainqueurs, toujours battant
Des ennemis toujours en fuite,
La gloire marchait en avant
Et nous volions à sa poursuite...
Or, pour fournir à nos guerriers
Du sol natal quelques nouvelles,
L'État n'avait que des courriers...
Mais la victoire avait des ailes.

Voilà pourquoi la poste était si souvent en retard... D'ailleurs, lors que je fus en état de reprendre les armes, mon régiment était loin... et pour ne pas perdre de temps à le rejoindre, ce qui pouvait être long... on m'incorpora dans un autre... — Et voilà!

GERTRUDE. Mais vous n'étiez pas seul... vous aviez un camarade, un ami?..

JACQUES. Oui, Patineau... une des meilleures lames du régiment... un brave officier!..

RICHOMME, avec intérêt. Ah! il est officier, lui?..

JACQUES. Il est mort... en Russie... à la Bérézina... Depuis longtemps nous nous étions perdus de vue... quand je le rencontra, les soldats venaient de le retirer du fleuve... le froid l'avait saisi... il était mourant... vainement j'essayai de lui faire prendre quelques gouttes d'une liqueur que je portais sur moi... — « C'est de l'eau de vie, s'écria-t-il!.. » — Puis il ouvrit les yeux, et me reconnaissant: « Jacques, me dit-il, tu sais bien que j'y avais renoncé pour toujours... adieu... adieu... » — Il ne put achever... Oh! je l'ai bien pleuré...

SCENE X.

GERTRUDE, CLARA, LE COMTE, JACQUES, RICHOMME.

LE COMTE, cérémonieusement à Jacques. On m'avait annoncé votre présence, Monsieur, mais des soins importants m'ont retenu... veuillez m'excuser...

JACQUES. Des excuses, monsieur le comte? c'est moi qui vous en dois; car autrefois...

LE COMTE. Laissons cela... aussi bien votre conduite envers ma fille fut plus qu'une expiation..

JACQUES. J'ai fait mon devoir; voilà tout...

LE COMTE. C'est donc à mon tour de faire le mien. Monsieur Jacques, votre père est mon ami; Clara est presque votre fille... consentez à demeurer parmi nous..

JACQUES. Je regrette de ne pouvoir accepter, monsieur le comte... mais ma position...

LE COMTE. Comment!.. n'êtes-vous pas libre?

JACQUES, réprimant un mouvement. Libre?... non! le général de Surville...

LE COMTE. Ah! vous lui êtes attaché?..

JACQUES. Oui, je fais partie de son état-major... du petit, s'entend... (A mi-voix, mais de manière à être entendu de Clara.) C'est moi qui bourre sa pipe...

GERTRUDE. Il fume!

CLARA, peinée. Il fume!

JACQUES, à Clara. A nous deux, nous fumons comme trois suisses... (Au Comte.) Mais il est temps que je retourne auprès de lui; car il n'est pas commode, le général... l'habitude de la domination ne lui a pas assoupli le caractère, tant s'en faut... (Le Comte fait un geste d'impatience.) et pour peu que les fatigues du voyage aient fait remonter sa goutte, je suis sûr d'essuyer une bordée en rentrant.

CLARA. Ah ! mon Dieu... mais il faut vous séparer de lui.

JACQUES. Non... il n'aurait plus personne pour se mettre en colère, et sa santé en souffrirait; car, tous les jours à son réveil...

Air du Piège.

Il a besoin de trouver, sous la main,
Une querelle toute prête,
Et c'est moi qui, chaque matin,
Lui fournis ce plaisir... honnête.
Il jure, il sacre, il tempête après moi,
Mais ça me lasse... et de lui je réclame
Qu'il se marie... afin que mon emploi
Retourne au profit de sa femme.

GERTRUDE, bas à Clara. En voilà une qui sera heureuse.

LE COMTE, à Jacques, avec un peu de mauvais humeur. Pardon, mon ami... j'ai besoin de m'entretenir avec vous.

JACQUES. Volontiers, pourvu que ça ne soit pas long... (Clara et Gertrude sortent. — A Richomme, en le reconduisant.) A bientôt, mon père. (Revenant en scène.) Maintenant, M. le Comte, je suis à vos ordres.

SCENE XI.

JACQUES, LE COMTE.

LE COMTE. Vous paraissez fort attaché au baron...

JACQUES. Oh ! c'est tout naturel... nous ne nous sommes jamais quittés.

LE COMTE, appuyant. Ainsi, vous possédez toute sa confiance.

JACQUES, appuyant aussi. Toute sa confiance... et je puis vous en donner une preuve... (Avec mystère.) Il m'a confié son prochain mariage.

LE COMTE, flatté. Ah !.. Il y pense donc ?

JACQUES. Beaucoup... car il adore le célibat... je suis même convaincu que si cette union vous contrariait le moins du monde...

LE COMTE. Mais au contraire, ce mariage est nécessaire, il est indispensable...

JACQUES, à part. Vous êtes ambiteux, M. le Comte ? (Haut.) Vous avez raison, oui, c'est indispensable... A moins que votre fille ne s'y oppose, pourtant...

LE COMTE. Ma fille ? eh ! qui peut vous faire supposer...

JACQUES. Dam, on ne sait pas... les jeunes gens, ça s'aime d'instinct... et Clara aurait pu... car enfin son cousin est gentil garçon... très gentil, même !

LE COMTE. Le cœur de ma fille est libre; mais quand bien même il ne le serait pas, ma volonté...

JACQUES. Après tout, le général a de grands défauts, mais il ne manque pas de petites qualités, et si Clara aime la guerre, elle sera parfaitement heureuse en ménage.

LE COMTE, très sérieux. Ecoutez-moi...

JACQUES. Parlez !

LE COMTE. Clara connaît mes intentions... mais je crains qu'elle ne m'ait pas bien compris... faites-lui apprécier les avantages de cette union... parlez-lui du général... vantez son mérite militaire, ses qualités morales...

JACQUES, ironiquement. Et ses agréments physiques.

LE COMTE, toujours sérieux. C'est lui rendre service à elle-même...

Air : Restez, restez, troupe jolie.

Des goûts qu'il a ne parlez guère,
Des maux qu'il a ne dites rien ;
Mais sur ses exploits à la guerre,

Dites beaucoup, beaucoup de bien...
 Faites-en un grand citoyen !..
 Tel un peintre habile, je pense,
 A l'aide d'un pinceau discret,
 Sait conserver la ressemblance,
 En flattant un peu le portrait...
 Oui, conservez la ressemblance,
 Mais flattez un peu le portrait.

JACQUES. Eh bien ! voilà qui est entendu.

LE COMTE. Vous acceptez donc ?

JACQUES. Puisque cela peut vous faire plaisir...

LE COMTE, prenant la main de Jacques. Merci... Mais parlons un peu de vos intérêts... J'ai à vous rendre compte de la somme que vous avez autrefois confiée à Gertrude.

JACQUES, vivement. Ah !..

LE COMTE, poursuivant. Grâce à vous, son beau-frère est maintenant dans l'aisance... C'est lui qui m'a chargé de vous remettre les quinze mille francs que voici... (Lui présentant un portefeuille.) Ce portefeuille... vous le reconnaissez, sans doute ?

JACQUES. Oui, c'est celui qu'autrefois...

LE COMTE. Heureux d'avoir pu m'associer à cette œuvre de reconnaissance, j'ai doublé la somme qu'il renfermait.

(Il présente le portefeuille à Jacques, qui le repousse.)

JACQUES. De l'or, à moi ?.. ah !..

LE COMTE. Jacques, le sort a été injuste envers vous... J'ai voulu réparer ses torts...

JACQUES, amèrement. Oui, il y avait une bonne action dans ma jeunesse, et vous avez voulu me l'acheter... Donnez, M. le Comte... (Il prend le portefeuille.) Et maintenant, je suis votre débiteur.

LE COMTE. Vous serez toujours notre ami... Adieu... je vais faire prévenir ma fille...
 (Il sort.)

SCENE XII.

JACQUES, d'abord seul ; ensuite CLARA, puis OCTAVE.

JACQUES. Ah ! monsieur le préfet, votre orgueil s'était assoupi dans l'adversité, et le voilà qui se réveille, qui vous domine, qui vous rend ingrat !.. Si je voulais le devenir, pourtant, moi, que vous rendez l'arbitre du bonheur de votre enfant ?.. Pauvre Clara ! oui, je le ferai son bonheur, et ce sera là ma vengeance, M. le Comte.

CLARA, entrant. Jacques, mon père m'envoie...

JACQUES. Oui... Je sais... Vous venez... seule, Clara ? J'aurais pensé que votre cousin...
 (Octave paraît au fond.)

CLARA. Le voici...

JACQUES, à part. * J'en étais sûr. (Allant vers le fond.) Voyons un peu...

OCTAVE, à Clara. Avant de m'éloigner pour jamais, Clara, j'ai voulu vous faire mes adieux.

CLARA. Quoi ! vous me... vous nous quittez, Octave ?

OCTAVE. Il le faut... Ici, la vie est douce et facile ; mais ma nullité me pèse... Je vais essayer de devenir quelque chose... J'aurais dû commencer plus tôt.

CLARA. Pourquoi ?

OCTAVE. Oh ! parce que...

JACQUES, redescendant la scène. ** Parce qu'il est amoureux et timide : voilà ! (A Octave.) Eh bien ! vous avez tort, jeune homme : l'espérance sied à votre âge...

OCTAVE, triste. Je n'en ai plus...

JACQUES. Vous avez tort, vous dis-je ! (Familièrement, lui frappant sur l'épaule.) Ça va bien...

OCTAVE. Que dites-vous ?

JACQUES. Le Comte est dans les meilleures dispositions... Tout à l'heu-

* Jacques, Octave, Clara.

** Octave, Jacques, Clara.

re, il me faisait votre éloge avec un feu, un entraînement qui partait du cœur... Ça m'a tout ému, moi qui vous parle, et sans le respect qu'un vieux soldat doit à ses chevrons, j'aurais pleuré comme un conscrit.

CLARA. Est-ce possible ?

JACQUES. Certainement... Octave, me disait-il, est mon neveu, et j'ai reporté sur lui la tendresse que j'avais pour son père... J'aurais voulu qu'il devint mon gendre... c'était mon intention, mon désir... mais il n'alme pas ma fille...

CLARA. Grand dieu!

JACQUES. J'ai eu beaucoup de peine à lui persuader le contraire.. d'autant plus que les preuves me manquaient... (A Octave.) Heureusement que je vous avais deviné, n'est-ce pas ?

CLARA. Comment m'acquitter de ce nouveau bienfait?..

JACQUES. Voilà de la franchise... car c'est un aven... Et vous, M. Octave ?

OCTAVE. Pardon ; mais je ne puis croire encore...

JACQUES. Vous êtes bien défiant.

OCTAVE. Ce changement est si prompt!.. Il y a une heure à peine qu'il refusait de m'entendre.

JACQUES. Il refusera encore, peut-être... pour se faire prier. (A Clara.) Mais si vous lui parlez, si vous essayez de le fléchir... il m'a promis qu'il s'attendrait...

CLARA. J'essalera!..

JACQUES. à Octave. Quant à vous, ayez de l'aplomb, de l'audace... beaucoup d'audace... dites au préfet... corbleu, mon oncle...

OCTAVE. Comment, corbleu ?

JACQUES. Eh bien! non, non, pas corbleu... un autre mot... sacrebleu, par exemple... ou... enfin, parlez-lui ferme, et vous verrez l'effet que ça produira... vous verrez!

Air : Allons, allons, vite à votre toilette.

Vous maniez la parole à merveille ;
Pour un moment, devenez orateur :
A vos discours, s'il peut prêter l'oreille,
Je suis bien sûr qu'il ouvrira le cœur...

OCTAVE.

Le mien, ami, s'ouvre à la confiance,
Et comme vous, j'espère le succès...
Car si l'amour donne de l'éloquence,
Je suis bien sûr de gagner mon procès.

JACQUES.

Bravo! ma foi, je fais vraiment merveille
Dans le métier de négociateur.
Le comte, en vain, fera la sourde oreille,
Le sentiment doit émouvoir son cœur.

CLARA.

En vérité, je doute si je veille...
Quoi! je suis près d'arriver au bonheur?
Jamais, je crois, une ivresse pareille,
Jusqu'à ce jour, n'a fait battre mon cœur.

OCTAVE.

Allons, courage, et je serai merveille ;
Heureux cent fois, en ce jour de bonheur,
Si ma parole, en frappant son oreille,
Trouve un écho dans le fond de son cœur.

(Le Comte parait au fond vêtu de son costume officiel ; Jacques va vers lui.)

LE COMTE, à mi-voix. Eh bien ?

JACQUES, de même. Deux moutons, monsieur le comte... deux vrais agneaux pour la douceur...

LE COMTE, de même. Merci.

(Il serre la main de Jacques et descend la scène en méditant. Jacques reste seul sur le seuil de la porte, réfléchit un moment, puis il dit :)

JACQUES. Bah! la nature a quelquefois de bons moments... Mais voici le

ENSEMBLE.

feu engagé sur toute la ligne, il est temps que je batte en retraite.
(Il disparaît.)

SCÈNE XIII.

OCTAVE, LE COMTE, CLARA.

LE COMTE. Eh bien ! mes enfants, on vous a parlé de mes projets... vous connaissez mes intentions...

OCTAVE. Oui, mon oncle, et je vous remercie.

LE COMTE, à part. Il me remercie... Jacques a donc été bien éloquent ?

OCTAVE, poursuivant. Je vous remercie des bontés que vous avez eues pour moi...

LE COMTE, à part. Ah ! j'y suis... cette épaulette... (Haut.) Ton brevet ne m'est pas encore parvenu.

OCTAVE. Mon brevet ? vous savez que j'y tiens moins qu'aux espérances qu'il m'a fait concevoir... et puisque vous avez bien voulu les confirmer...

CLARA. Et moi aussi, je vous remercie, mon père, car je vous aurais obéi... mais le sacrifice eût été au-dessus de mes forces.

LE COMTE. Hein ? plaît-il ?

OCTAVE. Croyez que je m'efforcerais de justifier votre choix, et que ma vie entière sera consacrée au bonheur de Clara...

LE COMTE, impatienté. Finissons...

CLARA. Mon père ! mon bon père ! vous avez promis de vous laisser séduire... eh bien ! je me joins à Octave, j'unis mes prières aux siennes... avec lui seulement je puis être heureuse, qui la repousse doucement... lui ! (Elle veut se jeter dans les bras du comte, car je n'aimerais jamais que lui.)

LE COMTE, à part. Je m'y perds... (Haut.) Jacques ! où est Jacques ? (Il regarde autour de lui.) Partit ! oh ! je devine tout, maintenant... il m'a trahi ! il nous a joués...

CLARA, timidement. Quoi ! mon père, vous ne lui aviez pas dit que vous consentiriez ?

LE COMTE. Eh non ! je n'ai pas dit cela... au contraire !

OCTAVE et CLARA. O ciel !

LE COMTE, furieux. Le misérable ! se jouer ainsi de moi ! me tromper de la sorte !

OCTAVE, suppliant. Mon oncle...

CLARA, de même. Mon père... de grâce, calmez-vous !

LE COMTE, de plus en plus exaspéré. Quand j'avais mis toute ma confiance en lui, venir jeter le trouble dans ma maison, la division dans ma famille ! qu'il ne paraisse jamais devant moi !

UN DOMESTIQUE, annonçant. Le lieutenant-général baron de Surville.

(Ils remontent la scène, Jacques paraît au fond.)

SCÈNE XIV.

OCTAVE, LE COMTE, JACQUES RICHOMME, en grand uniforme,

CLARA, GERTRUDE, OFFICIERS et ETAT-MAJOR, au fond.

LE COMTE, CLARA, OCTAVE. Jacques !..

CHOEUR.

Air : O ! rage, quelle offense !

TOUS, hormis JACQUES.

Le voici, c'est lui-même !

Devenu grand seigneur,

Il va, de ceux qu'il aime,

Accomplir le bonheur !

JACQUES, au Comte, qui le regarde avec étonnement. Oui, monsieur le préfet, le lieutenant-général Jacques Richomme, devenu baron de Surville par la volonté de l'empereur.

LE COMTE. Est-ce possible !

JACQUES. Cela vous étonne, monsieur le comte ? ce n'est pourtant là qu'un des mille et un miracles de notre époque... Un peu de courage, beaucoup de bonheur, et Napoléon pour juge... voilà mon histoire et celle de bien d'autres.

CLARA. Ah ! vous êtes deux fois mon sauveur...

JACQUES. Deux fois ? pas encore, mon enfant... (Au comte.) Monsieur le préfet, je viens d'écrire au ministre que je renonce à l'honneur de faire partie de votre famille... (Souriant.) Soyez tranquille, je me suis retranché derrière mes rhumatismes, et vous n'avez rien à craindre... En même temps, je l'ai prié d'obtenir du roi son consentement au mariage de votre neveu avec M^{lle} de Saincy... nous refuserez-vous le vôtre ?

LE COMTE, s'inclinant. J'obéirai à Sa Majesté.

JACQUES. A la bonne heure ! mais permettez-moi de vous présenter mon premier aide-de-camp. (A Octave en lui remettant un paquet cacheté que celui-ci ouvre sur-le-champ.) Monsieur le capitaine Octave de Saincy, voici votre brevet.

OCTAVE, transporté. Capitaine, moi ? ah ! général ! (Au préfet.) Mon oncle, je vous l'avais bien dit.*

JACQUES, à Clara, lui remettant le portefeuille qu'il a reçu du Comte. Clara, ceci vous appartient... votre père, en me remettant ce portefeuille, a voulu que je puisse vous faire mon cadeau de nocces...

CLARA. Quoi ! vous voulez...

LE COMTE. Général...

JACQUES, en souriant, au Comte. Encore de l'opposition, M. le comte ? allons donc ! cela n'est pas dans les habitudes d'un fonctionnaire public.

GERTRUDE, à part. Et Richomme qui ignore encore tout cela !

(Elle sort.)

LE COMTE, à mi-voix à Jacques. Ah ! si je l'avais su plus tôt !

JACQUES, de même. Je me défilais de vous, M. le comte... voilà pourquoi je me suis permis une ruse... innocente. (Lui montrant les jeunes gens.) Vous voyez qu'elle était nécessaire. (A part, regardant Clara.) Elle est pourtant bien jolie !

SCENE XV.

LE COMTE, JACQUES, RICHOMME, accourant, CLARA, OCTAVE, GERTRUDE, ETAT-MAJOR, OFFICIERS, DOMESTIQUES, au fond.

RICHOMME. Mon fils ! mon fils... où est-il ? où est le baron... le général Jacques Richomme ?

JACQUES, courant à lui et se jetant dans ses bras. Dans vos bras, mon père !

RICHOMME. Ah !

Air : Je n'ai pas vu ces bosquets de lauriers.

Merci, mon Dieu, le voilà général ! (Il tâte ses épaulettes.)

Et maintenant ce n'est plus un mensonge...

Ah ! le réveil me serait trop fatal ;

Si c'est un rêve... hélas ! qu'il se prolonge...

Napoléon, toi qu'a trahi le sort,

Que, parmi nous, ta gloire soit bénie...

A ton pays tu sus donner l'essor,

Et mon enfant réflète encor

L'auréole de ton génie !

* Le Comte, Jacques, Clara, Octave, Gertrude.

FIN.